

Daniel Klébaner

Poétique de la dérive

Le Chemin

nrf

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1978.

Sollicité par la dérive qui l'apaise par son flux, et qu'il questionne par un reflux (d'un revers de pensée), ce travail a deux intentions.

L'une — apaisé par la continuité de la dérive mais ne voulant cependant pas céder à son abandon et y semant la discontinuité du discours — de jeter des têtes de pont (des têtes de textes, des corpus de textes) pour prendre assise et se fixer sur un fond perpétuellement labile et fuyant (à penser la dérive, toujours renvoyé à l'eau, ou bien encore au vide, sommé de fonder, d'allumer des phares, de poser des balises).

C'est l'intention réactive.

L'autre de tenter, à la décrire, de donner un sens prospectif à la dérive. De lui assigner une finalité. Celle de permettre une plus grande ouverture au monde par l'exercice d'une mise en accueil. Celle de faire de la mise en dérive une ascèse, et de situer la dérive dans l'appel. C'est l'intention cathartique.

Ces deux intentions sont sous-tendues par une troisième, comme leur âme, l'intention poétique. A la fois celle qui vise à rendre le lecteur meilleur par une jouvence des idées, des images et des mots, et qui s'efforce de produire le corps d'un texte posé (posté) face à ce qui n'est pas encore dit.

DE LA MISE EN DÉRIVE

De la fascination de l'humble

Puisqu'il y est par excellence question de la vue, on imagine la fascination provoquée par une lumière éclatante, ou par tout éclat, qu'il soit celui du grandiose ou celui du mystère. Un grand aveuglement paralyse la vue, il y entre aussi une certaine admiration mêlée à de l'étonnement. Pourtant au brillant, à la lumière, à toutes les nuances du scintillement, il faut opposer le terne, le pâle et l'effacé, cette casserole en fer-blanc, ce sac à pommes de terre, cette assiette ébréchée, et regarder...

Un grand silence alors s'installe, une grande solitude, un dénuement : l'objet est utilitaire, certes, mais c'est une utilité de la pauvreté, l'utilité du minimum, et cette utilité n'habille plus l'objet de prolongements multiples, comme c'est le cas pour une utilité d'abondance. La conscience n'y est pas pouvoir, et si elle se reconnaît elle-même dans cette casserole en fer-blanc, ce sac à pommes de terre, cette assiette ébréchée, ce sup-

port n'est pas celui de domaines affermis, mais support de dépossession. Il est la projection d'une dérédiction, et la fascination ici s'exerce non plus comme gloire et splendeur ou comme intrigue et initiation, mais comme le grand calme qui s'installe dans l'esprit de celui qui rencontre l'extrême nudité. Ses pensées, ses images, son langage, deviennent un luxe insupportable, dont il se dépouille jusqu'à ne tolérer que sa propre respiration, et à fraterniser frileusement avec elle, puis chaleureusement.

Porter attention. Regarder en chasseur

Porter attention : mettre en pleine lumière ce qui est digne d'appeler l'attention. Et ainsi ne pas le voir, car préparer son regard avant même la présence de ce qui est considéré comme digne d'appeler l'attention.

Porter attention : faire attention à la dignité d'attention plutôt qu'à ce qui est digne ainsi d'attention.

Projeter de la lumière et n'y voir que la projection : être ébloui.

Être indifférent, ne voir que le bien convenu à s'y montrer.

Considérer toujours l'éclairage, plutôt que l'objet éclairé.

Avec impatience, même dans la patience : porter attention, le contraire de l'attente, même s'il faut attendre.

Choisir l'indigne d'attention, être choisi par lui : regarder en chasseur.

S'attendre à tout, n'attendre rien. Le regard en retrait, le regard latéral, en réserve d'interpellation.

En éveil, mais sans vigilance. En écoute, mais diffuse, branchée sur le bruit de fond (s'y détachera ce qui s'y détachera, s'y profilera ce qui s'y profilera, qu'importe quand et comment). Avec faiblesse, donc avec force.

Puisque réceptif à tout champ de forces.

D'emblée faillible, afin que toute manifestation intervienne comme correctif; d'emblée malléable, afin que tout profil se manifeste comme mise en forme. Cire vierge : attention lovée en elle comme dans une chrysalide; attention prénatale, d'avant la métamorphose chatoyante en pouvoir et mainmise.

Regarder en chasseur : non pas à l'affût de l'empreinte et de la trace, mais s'exposant à ce que l'attention ne se déclenche que comme un tronc d'arbre emporté au hasard par le courant parfois se bloque entre deux rochers.

La levée des pourquoi

Le don de contours à chaque chose n'est pas seulement le fait du Soleil. Ni de la nomination (qui s'approche, cependant, de ce que nous voulons dire d'autre).

Il y a aussi leur pourquoi.

La chose et son pourquoi. Jamais l'un sans l'autre, car l'émergence de la chose à elle-même coïncide avec sa justification.

Mettre une chose à sa place, c'est lui rendre justice. Lui donner un pourquoi, la justifier.

La forme des choses renvoie au Soleil qui la leur donne, par la lumière du jour. Leur pourquoi renvoie à une autre chose, et nous voici dans la chaîne des pourquoi, toujours autres que la chose dont ils sont la raison (la mesure).

A l'opposé, le renvoi est bloqué et revient sur lui-même, comme un boomerang. Non plus la chose et son pourquoi : mais la chose est son pourquoi. Nous voici – avec elle – suspendu dans les airs : la recherche des pourquoi s'apparentait à

une descente vers le bas, vers les racines. A présent plus de racines. Se tenir à soi-même, qui chute, pour se raccrocher à quelque chose de stable, dans la chute. D'illusoirement stable, alors. Mais ce n'est pas misère que cette illusion. L'important à ce moment n'est pas là, mais dans le blocage du renvoi. Et dans le renvoi à soi-même. C'est le fait d'être. La nudité retrouvée. La « rose fleurit parce qu'elle fleurit » d'Angelus Silésius. L'innocence non par ignorance, mais par immobilisation du savoir à l'amorce même de son mouvement de connaissance.

La conscience est-elle préparée à ce blocage brutal d'une tendance si fortement ancrée en elle? Peut-elle saisir si brusquement cette réalité nouvelle pour elle, sans prendre le temps de s'y accoutumer, celle de pure gratuité?

Voici un autre mouvement, lent, progressif, non plus d'iconoclastie mais d'errance. Peu à peu il délie la chose de ses pourquoi, il enlève une à une, avec grande patience, les chaînes de raisons, parcourant à rebours le chemin du savoir. Les choses replient bagages, les étalages sont démontés, le soir tombe, une embarcation les attend.

D'une métaphore de Shri Aurobindo

Pour ralentir le cours des pensées, sinon l'arrêter, on suspend l'action, on installe un grand silence, on se loge en lui, on regarde à l'intérieur de soi.

On regarde le flux de ses pensées : « Cela ne me concerne pas. » On déploie l'indifférence comme un immense lac au repos. Voici la substance de la tranquillité : c'est un noyau dur et vaporeux à la fois. Brumeux et compact. Étale et serré.

Voici tendue la toile de fond : la réplique de ce lac est le ciel d'un bleu inaltérable, « la substance de l'être mental qui est tranquille, si tranquille que rien ne la trouble¹ ».

Sur ce fond passent inévitablement les pensées, à présent exilées, étrangères, fantômes sans conséquence. « Si des pensées ou des activités se produisent, elles ne s'élèvent pas du tout du mental, elles viennent du dehors et traversent le mental

1. Shri Aurobindo, *Le Guide du yoga*, Albin Michel, 1970, p. 29.

comme un vol d'oiseaux traverse le ciel dans l'air immobile. Il passe, ne trouble rien, ne laisse aucune trace¹. »

Pourquoi cette métaphore? Les pensées sont décrochées du mental, qui n'est plus ni leur genèse ni leur attache. Décrochées radicalement : il ne s'agit plus même de libre association, de rêverie, de fantaisie. Loin d'être ce avec quoi l'esprit joue et que comme jeu il continue à tenir sous sa coupe, les pensées viennent d'ailleurs et vont vers ailleurs. Cette métaphore traduit leur mise en dérive. Ainsi, le décor est planté, souhaitable, nécessaire : une chambre à l'écart des bruits de la ville, de l'agitation de ce monde, mais aussi l'image d'un lac au repos, d'un ciel à l'air immobile, d'un vol d'oiseaux le traversant.

Tout homme qui vise — sans y viser — à la réalisation d'un Soi silencieux doit alors pour les ralentir, les raréfier, faire d'abord de ses pensées des errantes, en étant ce lac, ce ciel, traversé mais déjà immuable.

1. *Ibid.*

Du désir flottant

Comme de l'attention flottante, il y a du désir flottant. Rien n'est son élu(e), il n'isole rien dans son faisceau. Parler de lui, c'est d'abord faire de la théologie négative : partir du désir et de ses attributs, leur accoler le non, désir réactif au désir, mais qui n'est même pas affecté par cette réactivité qui lui donnerait des contours trop nets, le déterminerait trop pour qu'on puisse encore réellement parler de désir flottant.

Cependant, il n'est pas non plus dans sa négativité renoncement au désir, comme le commandent les philosophies extrême-orientales. Il n'est aucun désir en particulier, et garde une « teneur » en désir. Mais ce n'est pas pour autant un désir du désir.

De lui on ne dit pas « un » désir, mais « du » désir : il est quantité, ou plus précisément, à la manière d'autres « éléments » dont on ne peut tracer les contours ni donner une forme, il est ce qui « colore », ce qui « charge », comme on parle d'un air chargé en électricité.

Avec ici le fait que la charge est toujours diffuse, imprécise, sur le point de n'être plus. L'intermittence devient synonyme d'évanouissement, l'imprécision synonyme de précarité.

Le désir qui focalise, le désir « positif », reste toujours sur le presque de sa fusion avec l'objet de son désir. Le désir flottant demeure le presque de lui-même. C'est un presque désir. Il est l'inachèvement, mais aussi l'inachevé.

Platon disait de l'œil qu'il est consubstantiel à la lumière, l'un permettant ainsi à l'autre d'être vue, l'autre permettant à l'œil de voir. Peut-être en est-il de même du désir flottant et de la dérive. Une presque actualisation réciproque, une réciproque actualisation du « presque ».

DANIEL KLÉBANER

Poétique de la dérive

Qu'est-ce que la notion de « dérive »? C'est l'éternel point de fuite d'une pensée qui veut incessamment se libérer d'elle-même en cédant à ses propres scintillations. Il y a d'innombrables formes de « dérives », marquées par la fascination de l'humble, le texte porteur, la trace qui s'efface, la parole détournée par le vent, la dérive utérine de l'œuf vers la matrice, semblable à une lente navigation...

Mais aux yeux d'un écrivain qui se voue à l'exploration du langage, de l'histoire des hommes et des choses, la poétique de la dérive se transforme en une somptueuse structure que l'on pourrait nommer *dérive de la poétique*. Et l'on y trouve tout au long de ses éclats flottants la Chine et ses peintres, Shri Aurobindo, Claude Lorrain, Francis Ponge, Jung, Borges, Pablo Neruda, Mircea Eliade; éclats réfléchis allumant le plaisir à la fois bougeant et raffiné du lecteur, entraîné dans un superbe filet de méditations.

Daniel Klébaner est né en 1949, à Neuilly-sur-Seine. Il a un doctorat de philosophie. Il prépare un essai poétique sur le baroque.

nrf

